

Recherches sociographiques, n^o 1, janvier-mars 1960 (1-119) ;
n^o 2, avril-juin 1960 (121-252), revue trimestrielle (Faculté des
Sciences sociales, Université Laval, Québec).

Émile Chartier, P.D.

Volume 14, Number 3, décembre 1960

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/302067ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/302067ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)

1492-1383 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Chartier, É. (1960). Review of [*Recherches sociographiques*, n^o 1, janvier-mars 1960 (1-119) ; n^o 2, avril-juin 1960 (121-252), revue trimestrielle (Faculté des Sciences sociales, Université Laval, Québec).] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 14(3), 451–453. <https://doi.org/10.7202/302067ar>

LIVRES ET REVUES

Recherches sociographiques, no 1, janvier-mars 1960 (1-119) ;
no 2, avril-juin 1960 (121-252), revue trimestrielle (Faculté
des Sciences sociales, Université Laval, Québec).

Depuis les études surtout topographiques de Joseph et Robert Bouchette ou de Stanislas Drapeau, depuis les essais surtout économiques d'Errol Bouchette, depuis les recherches sociologiques de Léon Gérin et les ouvrages économique-littéraires d'Édouard Montpetit, l'économie politique et la sociologie ou sociographie ont fait de sérieux progrès.

A l'Université de Montréal, sous l'impulsion d'Esdras Minville, de François-Albert Angers, de François Vézina, de Victor Barbeau et d'autres, la première, qui s'exprime par l'*Actualité économique*, a connu un regain de vie. Et voici que la seconde rassemble, autour de la Faculté de Laval à Québec et de ses *Recherches sociographiques*, des adeptes de la taille du Père G.-Henri Lévesque, de Jean-C. Falardeau, de Fernand Dumont, d'Adélard Tremblay et d'autres.

Ce dont il faut féliciter d'abord ces derniers, c'est de substituer, à des études théoriques et assez abstraites, des travaux de *recherches* fondés sur l'observation directe de régions aussi diverses par leurs conditions physiques et matérielles que par leurs caractères moraux et sociaux. A force de braquer leur loupe sur les multiples éléments de notre société, ils en arriveront à confirmer ou à infirmer les théories et les assertions de leurs devanciers, à dessiner ainsi le vrai visage de notre groupement canadien-français.

Il faut, par exemple, dans le premier de leurs *Cahiers*, signaler la consciencieuse enquête que mènent ensemble Gérard Fortin, Émile Gosselin et Adélard Tremblay (33-82) sur la situation de nos « hommes de chantiers ». Quelles lamentations elle a inspirées contre les exploiters de nos forêts ! Quand on

aura lu les constatations de ces enquêteurs, on connaîtra mieux les conditions faites à nos bûcherons, les causes qui les ont créées, et qui les expliquent sans les justifier, les remèdes susceptibles d'améliorer l'état de ces travailleurs essentiels.

Dans le deuxième *Cahier*, l'étude consacrée à Léon Gérin (1863-1951), par J.-Charles Falardeau (123-160), soulagera bien des cœurs. Venant après l'in vraisemblable attaque dirigée contre le premier de nos sociologues par le doyen Philippe Garrigue, un émigré vraiment trop récent et trop frais (au sens populaire du mot), elle rabroue délicatement le rodomont, complète la bibliographie dressée par Sœur Bellavance (1938) et confirme la thèse du jésuite Carrier (1960). Des travaux de cette envergure et de cette précision font vraiment avancer la science de chez nous. Pour avoir goûté la courtoisie et l'esprit scientifique de Léon Gérin, à Claire-Fontaine comme à notre bureau de Montréal, nous sommes peut-être en mesure de les apprécier plus que d'autres.

L'essai du Père Gaston Carrière, o.m.i., sur « Nos archives religieuses » (189-205), n'a pas une moindre valeur. Le diligent auteur de l'*Histoire* de son Ordre au Canada (2 vol. parus sur 10 ou 12 possibles) était tout désigné pour supputer l'étendue et la valeur de *sources* où il a si largement puisé. Ceux qui ont exploité le rapport annuel de nos archives québécoises ratifieront l'éloge qu'il adresse à ce bénédictin du labeur que fut l'abbé Ivanhoë Caron et à ces autres archivistes, les Pères Léon Pouliot, s.j. et Conrad Morin, o.f.m. Et tout le monde se ralliera à un regret qu'il exprime : celui que les registres de lettres diocésaines, au lieu d'être formés de feuillets amovibles, constituent des volumes solidement reliés. Il s'ensuit que, quand se crée un nouveau diocèse, il est presque impossible de lui transférer la partie de ces documents qui le concerne. Quant à la transcription toujours possible de ces pièces, on imagine la somme de temps et d'argent qu'elle entraînerait.

Les rédacteurs de *Recherches sociographiques* nous pardonneront sans doute une suggestion. Quand on écrit une leçon pour ses élèves, un public d'initiés, il n'y a pas grand mal à user et même abuser d'un langage ésotérique; le mot lui-même le dit,

pareil langage est adopté à pareil auditoire. Mais, dès lors que l'on fait de son cours un article de revue destiné au public moyen, assez peu familier avec la matière, il est sage de parler une langue qui soit à sa portée. Par exemple, qu'est-ce que le latinisme *rejuvenation* ajoute au frais vocable « rajeunissement » ? « Motifs » (au pl.) ne dit-il pas tout autant que *motivation* ? Et pourquoi substituer, au seul terme « développer » qui soit français en ce cas, l'horrible anglicisme *élaborer* (un sujet ou *sur* un sujet) ? Une revue destinée au grand public se doit de lui parler la langue commune, la seule dont il a l'habitude.

ÉMILE CHARTIER, P.D.